

---

« XVII<sup>e</sup> siècle classique » et « siècle d'Élisabeth ».  
Deux constructions d'un classicisme national par  
l'université (France – Angleterre, 1890-1914)

Blaise Wilfert et Martine Jey

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1052>

DOI : 10.4000/ccrh.1052

ISSN : 1760-7906

**Éditeur**

Centre de recherches historiques - EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

**Référence électronique**

Blaise Wilfert et Martine Jey, « « XVII<sup>e</sup> siècle classique » et « siècle d'Élisabeth ». Deux constructions d'un classicisme national par l'université (France – Angleterre, 1890-1914) », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1052> ; DOI : 10.4000/ccrh.1052

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# « xvii<sup>e</sup> siècle classique » et « siècle d'Élisabeth ». Deux constructions d'un classicisme national par l'université (France – Angleterre, 1890-1914)

Blaise Wilfert et Martine Jey

---

- 1 Parmi les hauts lieux où s'inventent et travaillent les « Grands Siècles », ces artefacts constitutifs de la représentation historiciste du cours du temps, figurent les grands récits d'histoire littéraire nationale. Ils présentent une série de traits particuliers qui en font des sources à la fois précieuses et problématiques pour comprendre les processus d'élaboration et de diffusion des mythes littéraires, savants et politiques que furent, au xix<sup>e</sup> siècle, le xvii<sup>e</sup> siècle, le siècle classique ou encore le siècle de Louis XIV. Récits complets et orientés « des origines à nos jours », ils furent dans toute l'Europe des recours précieux pour l'élaboration des grands récits nationaux, parfois sur le même plan que les fresques historiques.
- 2 Ces monuments au statut complexe participèrent *volens nolens* aux grands débats qui marquèrent la culture littéraire : les processus de nationalisation et de normalisation du corpus des textes et de la langue nationale, l'affrontement entre la philologie et les belles-lettres, et surtout la question de la dignité ou de l'indignité des langues et des littératures vernaculaires par rapport aux lettres anciennes. L'élaboration des siècles d'or peut ainsi offrir un point d'observation fécond pour comprendre comment et pourquoi quelque chose comme le xvii<sup>e</sup> siècle fut inventé (ou réinventé) et en vint à prendre une telle place dans le discours littéraire français.
- 3 Toutefois, plutôt que de résumer les différentes étapes de la constitution de ce corps de croyances au cours du xix<sup>e</sup> siècle français, il a paru intéressant de comparer l'invention de ce xvii<sup>e</sup> siècle inégalable à celle de son équivalent britannique, le « siècle d'Élisabeth », constitué lui aussi comme un monument de la mémoire nationale à cette époque. Les

deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> et la première du XX<sup>e</sup> siècle semblent se prêter particulièrement bien à cette comparaison. En France, Ferdinand Brunetière, Gustave Lanson, René Doumic et une pléiade de professeurs de l'enseignement secondaire et de l'université, sous la direction de Louis Petit de Julleville publièrent de vastes synthèses d'histoire de la littérature française qui renouvellent les récits de la Harpe et Nisard tout en reconduisant leur assimilation entre littérature française et classicisme ; en Grande Bretagne, George Saintsbury, Edmund Gosse, Stopford Brooke et, plus tard, les professeurs de lettres anciennes et d'anglais de l'université de Cambridge illustrèrent pour la première fois un genre savant inconnu en Grande Bretagne<sup>1</sup>, en élaborant un récit similaire qui imposait l'idée que la littérature anglaise était une œuvre immense, fondamentalement romantique et qu'elle avait connu son accomplissement au temps d'Élisabeth I<sup>ère</sup>.

- 4 La coïncidence de ces campagnes littéraires de grande ampleur et la centralité d'un siècle d'or porteur de la forme accomplie de l'esthétique nationale, alors que les contextes intellectuels et politiques nous apparaissent très différents au premier regard, permettent d'interroger sous un angle un peu différent le processus d'invention ou de réinvention des Grands Siècles et son rôle dans le champ intellectuel national. Les artisans de cette élaboration promise à un grand avenir pédagogique eurent pour trait commun de figurer au premier plan de nombre de débats indissociablement littéraires et politiques qui décidèrent alors de la forme à donner à l'enseignement des lettres dans l'université, dans les écoles et les lycées et concoururent plus largement à la définition du rôle de la culture lettrée dans la vie nationale. Quel rôle a joué l'artefact du siècle d'or dans les débats qui mirent alors en jeu, d'un côté comme de l'autre de la Manche, le statut des professeurs de littérature ? Que peut-on en déduire à la fois sur la fonction sociale et sur la fonction intellectuelle du classement en siècles dans les discours littéraires, et plus largement dans l'imagination nationale ?
- 5 Un questionnaire en cinq points, appliqué à chacun des deux corpus, a été élaboré pour tenter de répondre à ces questions. Le corpus français a été analysé par Martine Jey, le corpus britannique par Blaise Wilfert. Les cinq axes d'analyse retenus ont été les suivants : évaluer, en nombre de chapitres et de pages, l'importance prise par le siècle d'or, premier témoignage de sa place intellectuelle et institutionnelle ; interroger, dans les différents récits, la stabilité de la période, la régularité de ses bornes chronologiques, sa cohérence logique ; mesurer le degré d'imbrication du contenu du siècle d'or avec celui de l'identité nationale telle que la littérature est censée la révéler ; cerner précisément le contenu de l'esthétique nationale que le siècle d'or est censé incarner ; évaluer enfin la part laissée par les auteurs à l'importation de la littérature étrangère dans la constitution de la littérature du Grand Siècle.

## Le siècle d'Élisabeth : quatre histoires littéraires entre les critiques et l'université (Blaise Wilfert)

- 6 Une histoire littéraire précoce, celle du révérend Stopford A. Brooke permet de décrire le début de la vague : son *English Literature*, de format modeste, parut en 1880 chez Mac Millan, l'un des éditeurs londoniens à s'être lancé dans des entreprises de valorisation de la littérature nationale. Il s'agissait en quelque sorte d'un livre de lecture pour tous, rédigé par un ecclésiastique qui avait été chapelain royal puis curé à Londres. Son livre se vendit à un demi million d'exemplaires avant 1917. Lors de sa parution, Matthew Arnold

l'avait célébré, surtout pour son « importance » culturelle pour l'éducation des Anglais. Stopford Brooke resta toute sa vie un homme de lettres indépendant, mais il donna une série de conférences mémorables au *University College*, à Londres, sur la poésie anglaise<sup>2</sup>. On a là un exemple d'histoire littéraire d'avant la professionnalisation universitaire, mais déjà engagée dans les campagnes menées hors de l'université pour la constitution d'un canon anglais et pour la reconnaissance de sa dignité.

- 7 La *Short History of English Literature* de George Saintsbury, publiée en 1898 chez Mac Millan témoigne quant à elle de l'académisation progressive du récit littéraire national. Saintsbury était de la même génération que Stopford Brooke, mais il fit ses études à Oxford, où il échoua à devenir *fellow*, ne disposant pas des atouts sociaux nécessaires. Il devint instituteur à Guernesey, puis s'installa à Londres en 1876 pour y vivre de sa plume, profitant, comme tant de jeunes diplômés, de la croissance de la presse nationale. Il multiplia les études dans des revues prestigieuses comme la *Fortnightly* ou *The Academy*, sur la poésie et le roman français. À partir du milieu des années 1880, il publia des anthologies, des essais, enfin deux synthèses, sur la littérature élisabéthaine et sur la littérature anglaise du xix<sup>e</sup> siècle. Il fut élu professeur à Édimbourg en 1895, titulaire d'une chaire hybride de rhétorique et d'histoire de la littérature anglaise. C'est là, disposant enfin de temps et de sécurité, qu'il put écrire la *Short History* de 1898, qui compte malgré son titre 818 pages, et devenir plus tard le principal contributeur de la grande *Cambridge History of English Literature*. George Saintsbury associait le savoir philologique sur la période anglo-saxonne, la science historique, dans des « interchapitres » voués au contexte, et la critique littéraire à la manière des grandes revues, avec une suite de portraits biographiques et stylistiques des grands auteurs.
- 8 La *Short History of Modern English Literature* d'Edmund Gosse publiée chez Heinemann en 1898 est un autre exemple de discours hybride. La similitude est frappante : un critique réputé publiait une synthèse de taille moyenne chez un éditeur londonien, au moment où le débat sur l'enseignement de l'anglais battait son plein. Comme Saintsbury, Gosse était connu pour ses études critiques, notamment de littérature étrangère<sup>3</sup>, et il présentait un profil social comparable, quoique moins diplômé et plus intégré aux milieux littéraires autour de Swinburne. Il avait prononcé de nombreuses conférences à Cambridge ; comme Saintsbury, il s'efforçait de multiplier les passerelles entre les milieux littéraires et académiques. Sa *Short History*<sup>4</sup> ne traitait toutefois pas de la littérature avant Chaucer, n'offrait pas de chapitres de synthèse historique ; et Gosse prenait ses distances avec certains soucis d'érudition en affirmant la primauté du style et de la poésie, la source la plus riche pour étudier le style national anglais. Proche de celle de Saintsbury par son format, par sa date, par son auteur, cette histoire réalisait à peu près le même type d'équilibre, mais en penchant un peu plus du côté des intellectuels indépendants.
- 9 La *Cambridge History of English Literature* enfin, parue entre 1907 et 1927, en quinze volumes, sous la direction de A. W. Ward et A. R. Waller, était une de ces publications des deux grandes universités qui marquaient l'accession à la maturité d'une branche de la recherche et allaient faire ensuite référence pendant des années. C'était également l'occasion de réunir une communauté de savants définie par un sujet partagé et des méthodes communes, moment crucial pour l'affirmation d'une discipline jeune. Son propos liminaire mettait au premier plan le souci de la précision historique : le traitement de chaque auteur et de chaque période devait être détaillé, donner toute leur place aux figures secondaires ; chaque chapitre devait s'accompagner d'une bibliographie exhaustive<sup>5</sup>. Érudition et relativisme historique inspiraient l'architecture de l'ouvrage,

avec le projet de rendre compte, à côté des grandes œuvres et des grands auteurs, de l'histoire de l'institution scolaire, des bibliothèques, des pamphlets, du développement des librairies ou encore des chansons de rue. L'introduction récapitulait enfin les études auxquelles les auteurs reconnaissaient être redevables. Ils offraient, à côté de la citation de nombreux ouvrages de langue anglaise, impressionnante accumulation primitive de science littéraire, des références internationales, dont Hippolyte Taine, « master of analysis » ; ils louaient Hermann Hettner, parmi de nombreux Allemands, pour ses méthodes comparatives, saluaient l'*Histoire de la littérature française* de Louis Petit de Julleville, un modèle pour l'architecture d'ensemble<sup>6</sup>. Références allemandes dominantes mais modestie théorique, reconnaissance de l'enjeu national de la littérature mais libre échange intellectuel, posture philologique mais volonté de juger : la *Cambridge History* se voulait une synthèse des courants intellectuels qui rivalisaient alors pour monopoliser le discours sur la littérature nationale.

### L'élaboration du canon élisabéthain

- 10 La première grande histoire de la littérature anglaise fut, il faut s'en souvenir, l'œuvre d'un Français, Hippolyte Taine. Taine avait délimité quatre périodes, et intitulé « âge classique » la Restauration et le xviii<sup>e</sup> siècle, situant l'axe de cette littérature au temps du triomphe du libéralisme<sup>7</sup>. Le deuxième livre, consacré à la Renaissance, incluait ce que les histoires postérieures appelèrent « époque élisabéthaine », sans la différencier. Il consacrait à l'ensemble de la période renaissante un total de 630 pages, un quart du total, et 110 pages à Shakespeare, pas plus qu'à Ben Jonson : le siècle d'or élisabéthain n'avait pour lui aucune prédominance, et même aucune consistance. La Renaissance était simplement l'occasion de développer sa théorie de la race, lorsqu'il évoquait la fécondation de l'Europe entière par le néopaganisme né en Italie.
- 11 Dans le corpus anglais, la surreprésentation de l'époque du règne d'Elisabeth était nette : trois volumes sur quatorze dans la *Cambridge History*, quarante pages sur 180 chez Stopford Brooke, 130 sur 800 chez Saintsbury, soit, dans chaque cas, deux à trois fois plus de pages par année que pour les autres périodes. Même la volumineuse synthèse de Cambridge, malgré ses sympathies philologiques, consacrait à la littérature élisabéthaine trois fois plus de pages qu'à celle des sept siècles précédents : contrairement à l'époque de Taine, les histoires littéraires anglaises de la fin du siècle faisaient de la période élisabéthaine leur centre.
- 12 Toutes ces histoires littéraires se ressemblent par leur organisation : une succession de chapitres chronologiques déterminés par des règnes ou des auteurs (dominants par leur stature ou simplement représentatifs). L'érudition y servait principalement de justification savante à une posture judicatrice qui décernait aux uns et aux autres des lauriers en fonction de leur contribution à la littérarité de la langue nationale ou au progrès de sa littérature. Tous les auteurs s'accordaient pour faire commencer la littérature élisabéthaine à l'accession au trône d'Elisabeth malgré la médiocre fécondité littéraire des vingt premières années du règne, en comparaison de la floraison des années 1580, avec Spenser, Sidney, Marlowe puis Shakespeare. Partout se retrouvait alors la même pirouette, qui faisait de ce « blanc » une période de maturation invisible : articuler étroitement le temps des règnes et le temps de la littérature valait bien quelques accommodements rhétoriques avec la consistance de la pensée<sup>8</sup>. La clôture de la période paraît toutefois plus liée à la mort de Shakespeare qu'à celle d'Elisabeth. Shakespeare lui-

même, chevauchant la frontière entre élisabéthain et jacobéen, Beaumont, Ford et Fletcher paraissant des épigones, enfin Milton ayant livré avec ses poèmes en prose un chef-d'œuvre indéniable, l'âge élisabéthain, associé à l'idée d'excellence, pouvait parfois inclure Milton et Brown, mais refuser Dryden, chez Saintsbury<sup>9</sup> et dans la *Cambridge History*, ou s'arrêter net à la mort de Shakespeare, chez Gosse et Brooke.

- 13 Mais entre 1880 et 1910, l'époque a gagné en cohérence et en rigidité. Chez Stopford Brooke, la belle prose datait du roi Jacques, et la langue religieuse progressait avec la traduction royale de la Bible. Gosse et Saintsbury débattaient encore de ce point mais ils tranchaient : la période élisabéthaine avait tout accompli, même la prose, et la langue religieuse de la Bible de Jacques était artificielle et Dryden peu anglais. Enfin, la *Cambridge History* présentait la version la plus verrouillée du siècle d'or, en coupant par un changement de volume, entre Elisabeth et Jacques I<sup>er</sup>, et en attribuant au siècle d'Elisabeth, taillé très large, les plus grands auteurs. Le canon avait acquis cohérence et fermeté, en adjoignant au temps du règne de la reine Vierge celui de Shakespeare.
- 14 Ces histoires convergeaient pour assimiler littérature élisabéthaine et identité anglaise, avec d'autant plus d'insistance que les auteurs paraissaient liés au champ littéraire. C'est dans les récits de Gosse et de Saintsbury qu'on trouve la formulation la plus nette de cette équivalence. Pour Saintsbury, la nationalisation de la culture était même ce qui faisait l'unité de la période parce que Sénèque en avait été écarté, que le lyrisme y triomphait du latinisme artificiel des savants, et enfin parce que Milton y écrivait une vraie prose anglaise<sup>10</sup> ; chez Gosse, Spenser constituait le seuil du système complet de la poésie anglaise moderne<sup>11</sup>. Chez Brooke, évolution littéraire et évolution nationale étaient assimilées :

The country entered in its early manhood, and parallel with this there was the great outburst of historical plays and a set of poets whom I will call patriotic poets<sup>12</sup>

puis, le peuple plus réfléchi et son patriotisme plus raisonné, parurent les pièces philosophiques de Shakespeare et les poètes métaphysiques.

- 15 L'histoire littéraire qui associait le moins explicitement identité nationale et période élisabéthaine était la *Cambridge History*. On y trouve certes l'idée que la philosophie politique comme la littérature y avaient pris leur tournure nationale, mais énoncée sous une forme dépassionnée, analytique. Cette absence de *pathos* s'explique principalement par le fait que la période élisabéthaine y était concurrencée par la littérature anglo-saxonne. La philologie allemande et la grammaire comparée avaient donné, depuis le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, à des savants et des polygraphes la possibilité de formuler une théorie de l'identité anglaise comme anglo-saxonne, militairement défaite en 1066 mais spirituellement victorieuse parce qu'elle avait fait triompher la liberté saxonne de la soumission latine<sup>13</sup>. La présence dans la *Cambridge History* de deux volumes portant sur les périodes anciennes montre que l'idée de fonder l'anglicité sur des textes épiques comme le *Beowulf* n'était pas exclue. La tension ne pouvait qu'être forte avec la fondation élisabéthaine de l'anglicité culturelle, à laquelle des hommes de lettres non philologues avaient intérêt et vers quoi leur culture les portait.
- 16 On trouve une traduction explicite de ce dilemme chez Gosse, qui faisait le choix de 1350, mais s'en expliquait de manière embarrassée. Incapable de nier la nouvelle légitimité anglo-saxonne déjà populaire dans le public lettré, il convenait que la littérature anglaise avait commencé avec le *Beowulf* mais affirmait ensuite qu'il y avait eu tout de même une réelle coupure au xiv<sup>e</sup> siècle : la littérature anglaise, essentiellement poétique, commençait avec Chaucer, le poète des gens simples. Saintsbury, plus soucieux de

s'imposer comme universitaire, faisait le même choix mais associait à son récit très élisabéthain quelques chapitres sur les premiers âges. La *Cambridge History* enfin optait également, malgré les compromis passés avec la philologie, pour la référence élisabéthaine, en consacrant au xvi<sup>e</sup> siècle deux fois plus de pages qu'aux sept siècles qui l'avaient précédé. La littérature élisabéthaine incarnait donc pour tous l'esprit national.

- 17 Le quatrième axe de l'enquête touche à la définition, à travers le siècle d'or, d'une esthétique nationale. Les différentes histoires littéraires de notre corpus présentent de ce point de vue à la fois des différences de forme et une convergence de fond. Le siècle élisabéthain fut l'occasion de définir l'identité esthétique nationale autour de quelques notions partagées malgré la diversité des contextes de rédaction. L'Anglais, l'Angleterre, la littérature anglaise étaient « romantiques », fétiche qui signifiait pêle-mêle souci de vérité et de vie, origine populaire et authenticité, lyrisme et énergie intérieure, force de caractère et optimisme raisonnable. La poésie chez Gosse, le réalisme et l'inventivité « volcanique » de Shakespeare chez Saintsbury, les flamboyances de Spenser chez Brooke, le goût de la découverte des humanistes dans la *Cambridge History* étaient l'occasion de broser le portrait de cette âme romantique nationale dont le siècle élisabéthain avait incarné tout ensemble la renaissance, l'expression accomplie et la concrétion définitive.
- 18 Des différences de modulation de cette esthétique « romantique » apparaissaient pourtant. Gosse et Saintsbury en offraient la version la plus exaltée, articulant portraits de héros (Shakespeare, Marlowe, Milton) sublimes dans leur vie comme dans leur art, analyses linguistiques et stylistiques, théorie de l'esprit de la nation au prisme de sa littérature, exaltation enfin de la dimension mondiale de la culture anglaise. Les deux autres histoires littéraires étaient moins systématiques dans leur définition d'une esthétique nationale close. Brooke laissait ouverte la possibilité que plusieurs époques et plusieurs styles incarnent les facettes d'un héritage multiple : la Renaissance anglaise avait bien été romantique, comme l'attestait le cas de Spenser<sup>14</sup>, mais l'auteur n'en déduisait pas que toute la littérature anglaise l'était. La *Cambridge History*, complexe et éclatée, donnait une image hésitante de l'esthétique nationale : le chapitre xv, confié à l'archidiacre Cunningham et consacré aux premiers écrits politiques et économiques, concluait bien que le modèle anglais avait alors pris définitivement forme, mais que l'élaboration littéraire n'y avait eu aucun rôle. Saintsbury, chargé des passages sur Shakespeare, établissait ce que l'on pouvait dire avec certitude du dramaturge et poète, et se risquait moins dans ces pages à théoriser la forme de l'esprit anglais.
- 19 Le romantisme élisabéthain n'était toutefois nullement mis en question, aussi anachronique que cette assimilation puisse paraître. Elle prenait tout son sens dans un système doublement binaire, qui opposait le romantisme au classicisme, deux formes *a priori* de l'esprit humain, et l'esthétique française classique à l'esthétique allemande ou anglaise, romantique. L'histoire ressemblait à une psychomachie, classicisme et romantisme se disputant âprement le baptême de l'esprit national. L'opposition avec la France paraissait ainsi fondamentale dans toutes les histoires littéraires. La prise de distance d'avec les modèles antiques au xvi<sup>e</sup> siècle, souvent présentée comme une âpre bataille, était absorbée par l'opposition au classicisme dont la France avait été le parangon dès le xvi<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. La différenciation d'avec les choix esthétiques français avait fait naître la littérature nationale.
- 20 On touche là au dernier axe de l'enquête, la place de l'étranger et de l'importation dans la constitution de la littérature nationale. Une présentation autarcique du développement de la littérature impliquait une identité nationale close, rendant organiquement

impossible l'apport de l'« étranger », alors qu'une construction de la tradition littéraire à partir de croisements et d'importations pouvait favoriser une conception historiciste, intégratrice et évolutive de l'esthétique nationale, choix lourd de conséquences dans un contexte de nationalisation de la culture.

- 21 Les histoires de ce corpus témoignent toutes d'une orientation initiale ferme : la littérature anglaise était née d'un mélange ; l'importation l'avait faite grande et forte. Pour Gosse, Brooke et la *Cambridge History*, la fusion entre le « germanique » et le « latin »<sup>16</sup>, était au fondement de l'anglicité. La *Cambridge History* allait plus loin, affirmant que les traductions de la Renaissance étaient un retour à ce que l'esprit national avait de plus essentiel, le goût de l'aventure et l'esprit de liberté sans frontière. Brooke jugeait que la cause la plus directe de la grandeur élisabéthaine était la traduction massive de littérature étrangère<sup>17</sup> ; Gosse expliquait que les renouveaux que représentaient Chaucer et Spenser étaient liés aux modèles continentaux, véritable *mise à niveau* d'un pays arriéré<sup>18</sup>. La littérature anglaise était née de l'étranger, et principalement du rapport complexe avec la France, constamment imitée et admirée. L'universalisme d'universitaires soucieux de la dimension transnationale du savoir philologique et fidèles à la définition universaliste de la littérature rencontrait là l'orientation particulière des deux critiques littéraires, tous deux actifs importateurs de textes français.
- 22 L'importation littéraire avait toutefois un caractère singulièrement ambivalent. La mise à niveau par la traduction servait à donner des armes dans un système de rivalités entre des cultures nationales, et à ce titre c'était un outil paradoxal de nationalisation. D'où l'insistance de Saintsbury<sup>19</sup> sur la libération de Shakespeare après la domination de Sénèque, ou l'insistance de Gosse sur la nécessité de se libérer et de saisir précisément ce qui exaltait le génie national pour ne pas se soumettre à l'étranger. Il présentait ainsi le temps de Wyatt et Surrey comme un moment de progrès et comme une soumission à des formes étrangères d'art<sup>20</sup>. Le siècle d'Élisabeth avait été à la fois l'occasion d'une renaissance de la littérature grâce à l'apport de l'étranger, une époque d'imitation menacée par la servilité, et le moment enfin où, rejetant l'autre, l'esthétique nationale s'était définitivement individualisée. Ambivalence et paradoxe consubstantiels au projet même de raconter sept siècles de littérature de langue anglaise d'un point de vue téléologique, avec pour seul fondement théorique la systématisation de la catégorie du national. Les historiens de la littérature issus du champ littéraire paraissaient les moins armés pour résister aux charmes puissants de ces paralogismes que l'indifférence académique à la nationalisation culturelle et le nouvel internationalisme universitaire ne parvenaient plus à tenir en lisière.

## **Siècle d'or et nationalisation culturelle : la difficile victoire de l'anglais**

- 23 Objet prestigieux chargé de légitimité culturelle, révérend par presque tous, et en même temps sujet de tensions et de conflits, le siècle d'or élisabéthain de 1900 apparaît ainsi comme un système symbolique complet où s'élaborent des négociations complexes entre des forces contradictoires. La lutte entre littérature vernaculaire et littérature ancienne, la concurrence culturelle entre la France et l'Angleterre, entre la philologie et les belles-lettres, la gigantomachie entre romantisme et classicisme, la question du statut de l'écrivain, le contenu de l'identité nationale, la forme souhaitable du lien entre cette identité et les œuvres « étrangères », le rapport entre le pouvoir et la vitalité des arts :

autant d'enjeux internes à l'univers de ceux qui parlaient de la littérature, universitaires, journalistes, écrivains ou critiques, autant de voies aussi par lesquelles cet univers spécifique s'articulait avec l'espace politique. À la lecture de ces textes, il paraît clair que l'élaboration du mythe du siècle d'or élisabéthain fut l'occasion de prendre position dans un véritable « Grand Jeu » culturel et politique, dont il nous faut resituer les conditions d'émergence.

- 24 D'une manière générale, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Grande Bretagne, fut en effet une époque d'affirmation du pouvoir de l'État et l'enseignement de la littérature nationale prit dans ce processus une place essentielle. L'expansion de la grande presse et la démocratisation, que les élites de gouvernement entendaient orienter, rendirent nécessaire la nationalisation de la culture, par l'instruction primaire, par des programmes nationaux pour le secondaire, et par la promotion du rôle des universités dans l'éveil d'une culture nationale. C'est la littérature dans ce cadre qui s'imposa comme médium incontournable de l'enseignement de l'anglais national, ce langage normalisé dont l'État avait besoin : dûment triée, constituée en canon, elle portait en elle un ensemble de représentations et de modèles compatibles avec une société de classes moyennes honnêtes.
- 25 Mais la pierre d'achoppement de ce projet était l'université, dont l'autorité était indispensable pour cautionner le nouveau canon. Sa rénovation partielle à partir de 1850, sa sécularisation et sa modernisation impliquaient un idéal nouveau d'amélioration de la nation par la culture désintéressée au moment où triomphait l'esprit d'entreprise libéral. Or la littérature anglaise n'y tint à peu près aucun rôle. L'éducation esthétique et morale était la tâche qu'on assignait dans les universités britanniques aux études de lettres anciennes, pour la formation des jeunes gens de l'élite sociale<sup>21</sup>, et l'*Altertumswissenschaft* n'avait fait que renforcer cette prééminence<sup>22</sup>. Ce qu'on appelle de nos jours « littérature anglaise », paraissait jusque-là absolument incapable de s'y substituer. L'anglais était la langue de la vie pratique et des intérêts matériels et, comme en France, la littérature « industrielle » paraissait philistine et réservée au goût féminin du romanesque. L'anglais était enseigné, dans les *grammar schools* comme dans les familles, par des femmes au statut plus proche de celui de la nurse que du professeur<sup>23</sup>. Rien donc qui offrît la perspective d'un magistère intellectuel et social. Les universités anciennes, qui formaient toujours l'élite du pouvoir, restaient donc très rétives à l'anglais.
- 26 Alors que seules les universités périphériques comptaient en 1890 des chaires de littérature anglaise, l'enseignement de la littérature anglaise n'existait dans les grandes universités que sous la forme de conférences libres. Celles que prononça Gosse à *Trinity College* en 1886 furent l'occasion d'une polémique qui mobilisa des professeurs haut placés des deux grandes universités et une part essentielle de la critique littéraire<sup>24</sup> : l'enseignement de l'anglais y restait hautement problématique. La création en 1893 d'une *Oxford School of English Language* fut une maigre victoire pour ceux qui voulaient voir rentrer la littérature vernaculaire dans le cœur du système universitaire : cette école n'était pas une faculté, elle ne décernait que des diplômes modestes et son public resta de ce fait totalement féminin, jusqu'en 1919. La résistance universitaire était donc très grande, associant mépris des tenants des études antiques, souci de distinction par les langues anciennes et résistance de principe à l'idée d'une nationalisation de la culture.
- 27 C'est la pression sociale extérieure qui imposa l'anglais à l'université, par la bande tout d'abord. On exigea ainsi à partir des années 1850 des postulants à l'*Indian Civil Service* qu'ils possèdent une culture générale britannique fondée sur la littérature, ce qu'on étendit ensuite au recrutement des militaires et des professions libérales : les logiques de

puissances requéraient la nationalisation active des élites. Les lois sur l'enseignement primaire obligatoire, le Bryce Committee de 1895-1902 qui conclut à l'unification nationale du secondaire, présentèrent à leur tour l'anglais comme un ciment national<sup>25</sup>, ce qui impliquait que l'université participe activement à sa canonisation.

- 28 Mais c'est surtout du monde littéraire, toujours plus londonien et capable d'user à bon escient de sa proximité physique et sociale avec le pouvoir politique, que la nationalisation de l'enseignement littéraire reçut le soutien le plus fort. La création, en 1907, de l'*English Association*, qui réunissait universitaires, critiques et écrivains de renom pour faire de l'anglais le fondement d'une éducation nationale organisée par l'université témoigne des réussites croissantes d'une campagne commencée vingt ans plus tôt à partir de nombreuses positions du champ intellectuel anglais. Ce mouvement a été rapidement évoqué par Stefan Collini<sup>26</sup>. Concoururent à la nationalisation de la littérature les premières anthologies de poésie anglaise, du *Golden Treasury* de Palgrave en 1861 à l'*Oxford Book of English Verse* de Quiller Couch, qui servit de livre de lecture aux soldats de la Grande Guerre ; la série des *English Men of Letters* de Mac Millan, biographies à grande diffusion par des sommités de la critique qui accréditaient l'idée d'un panthéon littéraire national ; la promotion du « style Tudor », par le biais de poètes appelés « georgiens » par certains anthologistes intéressés qui célébraient une *Merry England* pétrie de connivences conservatrices ; enfin la nouvelle mythologie shakespearienne, élaborée au cours des années 1890-1910<sup>27</sup> par des figures essentielles des lettres et des arts.
- 29 On retrouve, à tous les lieux stratégiques de cette élaboration collective, nos auteurs d'histoires littéraires. Saintsbury, Brooke, Gosse et certains auteurs de la *Cambridge History* écrivirent sur Shakespeare, participèrent à la collection de Mac Millan, à la valorisation du mouvement géorgien et d'une manière générale à la promotion, à la charnière entre le champ intellectuel et le champ politique, de la culture littéraire nationale<sup>28</sup>. C'est dans cet ensemble qu'il faut replacer leurs histoires littéraires, et qu'on peut en comprendre les tensions, les réussites et les limites. Elles furent en quelque sorte des démonstrations par le fait de la possibilité de tenir un discours à la fois scientifiquement valide et socialement utile sur une littérature politiquement et culturellement dépourvue de légitimité, au moment précis où les transformations du pouvoir offraient des places à ceux qui voudraient s'introniser les précepteurs de la nation et conseillers informels du prince, rôle que l'*English Association* réussit parfaitement à tenir dès sa création. La rédaction de grandes histoires littéraires donnait à leurs auteurs un prestige particulier dans ce cadre : par la somme d'érudition qu'elles mobilisaient, par la multitude des thèmes qu'elles parvenaient à embrasser, par leur capacité enfin, parce qu'elles étaient de grands récits fabuleux, à articuler apparence de scientificité et mythologie épique de l'anglicité, elles indiquaient à la fois que la littérature anglaise pouvait prétendre au même traitement que l'histoire nationale ou que les lettres antiques, domaines où paraissaient communément ces vastes synthèses, et que leurs auteurs pouvaient prétendre au titre de *cultural hero*.
- 30 Naturellement, Gosse, Saintsbury et C. H. Herford<sup>29</sup> furent présidents de l'*English Association*, au temps de la « *National efficiency* », aux côtés de Sidney Lee, de Leslie Stephen et de Henry Newbolt, un poète patriotique de grande diffusion. L'*English association*, qui se heurta toujours à la résistance des structures universitaires, l'emporta dans le contexte de la Grande Guerre, lorsque la Grande-Bretagne apparut alors à ses dirigeants, obsédés par le *Home Front*, très insuffisamment nationalisée par rapport aux autres belligérants sur le plan de la culture et de l'éducation. Une commission extraparlamentaire, dirigée

par Henry Newbolt, dut réfléchir à l'insuffisance de l'esprit littéraire national ; il s'agissait d'un prolongement pur et simple de l'*English Association*. Dans le même esprit que Matthew Arnold cinq décennies plus tôt, le comité confirma le manque d'esprit collectif des Anglais en matière de culture et dénonça l'absence d'une politique cohérente du primaire au supérieur, alors que la littérature anglaise constituait selon lui le cœur de l'identité anglaise, l'une des deux ou trois plus grandes littératures de l'histoire humaine, et à coup sûr la plus riche<sup>30</sup>. L'Anglais était une discipline essentielle pour les universités autant que pour les *grammar schools*, et une éducation nationale organisée autour de l'anglais devait être mise en place au plus vite pour affronter la concurrence internationale et la lutte des classes<sup>31</sup>.

- 31 Les rapporteurs furent écoutés : qu'il suffise de dire que les réformes qu'ils inspirèrent consacreront la victoire de l'anglais dans l'enseignement secondaire, son entrée réelle dans l'université, et permirent la professionnalisation du corps des spécialistes de la littérature anglaise autour d'un projet d'éducation nationale par la littérature élisabéthaine et ses descendants romantiques, pour l'essentiel au cours des deux décennies qui suivirent la Grande Guerre, et qui perdura pour l'essentiel jusqu'à la crise de l'anglais dans les années 1980.

## Le xvii<sup>e</sup> siècle classique : une construction française (Martine Jey)

- 32 À partir de 1880, le corpus d'auteurs mis au programme de l'enseignement secondaire masculin, jusque là réduit aux seuls xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, s'élargit et s'étend désormais des origines au xix<sup>e</sup> siècle. Le noyau dur des références obligées subsiste néanmoins (55 % d'auteurs pour le xvii<sup>e</sup>, 15 % pour le xviii<sup>e</sup>) et les sept auteurs le plus souvent cités dans ces listes officielles demeurent, dans l'ordre, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Bossuet, La Fontaine. Les changements (le théâtre classique impose sa suprématie) n'entament pas la résistance de ce noyau dur. On peut parler d'ajouts (Lamartine, Hugo, Montaigne) plus que de réels bouleversements. L'ouverture se révèle donc fort timide, ce que confirment les réticences manifestes dans les textes officiels d'accompagnement qui invitent les professeurs à la prudence : cet élargissement n'est pas sans danger ; aux « tentations périlleuses » de la modernité, on oppose le xvii<sup>e</sup> siècle « comme la citadelle et le sanctuaire des fortes études françaises »<sup>32</sup>. Il ne s'agit donc pas « de déplacer le centre de la culture française ».
- 33 Des nouveaux manuels consécutifs à ces programmes, on ne retiendra que les Histoires de la littérature, et seulement trois, pour le poids institutionnel de leurs auteurs, pour leur ampleur éditoriale, pour le nombre de leurs rééditions enfin. Celles donc, de Lanson<sup>33</sup> (1894), de Brunetière (1898)<sup>34</sup> et de Petit de Julleville (1897 à 1900)<sup>35</sup>.

### Le modèle louis-quatorzien, un canon hiérarchisé

- 34 1 – Une évaluation simplement quantitative permet d'avoir une première idée de la place du xvii<sup>e</sup> siècle dans ce corpus. Alors que le xvii<sup>e</sup> est nettement surreprésenté chez Brunetière (170 pages sur 524), cette surreprésentation est moins écrasante chez Lanson (277 pages sur 1182), et Petit de Julleville (deux tomes sur huit). La période 1660-1680 est en revanche très nettement surreprésentée en nombre de pages et de chapitres dans ces

trois histoires littéraires. Un autre constat s'impose : le xviii<sup>e</sup> y est largement sous représenté.

35 **2** – Les divisions et périodisations proposées dans ces ouvrages renvoient-elles à un objet homogène ?

36 Les bornes extrêmes du « dix-septième siècle » diffèrent selon les auteurs : Petit de Julleville choisit le découpage le plus arbitraire, la durée séculaire elle-même (1601-1700) ; Brunetière se réfère à l'histoire littéraire (des « précieuses » – 1610 – à la « publication des *Lettres persanes* » – 1720) ; Lanson fait commencer le « dix-septième » avec Malherbe et en 1610<sup>36</sup>, et le fait se terminer en 1715<sup>37</sup>, à la mort de Louis XIV, l'événement politique sert ainsi de bornes au siècle. Seul Petit de Julleville se justifie de son choix : toute division est convention, le cadre « le plus commode est celui des siècles, et il est aussi le moins inexact [...] parce qu'il nous est fourni par l'usage au lieu d'être fait par nous »<sup>38</sup>. Objet construit, le dix-septième siècle ne commence ni ne finit aux mêmes dates. On s'accorde, en revanche, pour considérer la période 1660-1680 comme un apogée. Cet apogée du classicisme commence en effet en 1659 pour Brunetière, en 1661 pour Petit de Julleville, en 1660 pour Lanson, coïncidant ainsi avec la prise de pouvoir de Louis XIV. C'est Lanson qui, en ce domaine, est le plus explicite, établissant un lien direct entre l'événement politique et la qualité de la production littéraire, sans pour autant préciser la nature de ce lien :

L'année 1660, où Louis XIV prend en main le gouvernement, marque aussi le point de partage de l'histoire littéraire du siècle. La période antérieure est une période de confusion et d'irrégularité au milieu de laquelle émergent quelques chefs-d'œuvre, cinq ou six tragédies de Corneille et de Rotrou, les *Provinciales* de Pascal et (pour nous seulement) ses *Pensées*. Mais tout s'organise, l'esprit classique mûrit, prend conscience de lui-même, les influences fâcheuses sont repoussées, les éléments disparates sont éliminés : les forces qui tendent au vrai, au simple, à la raison enfin prévalent ; et les résultats apparaissent autour de 1660<sup>39</sup>.

37 Pour la période 1660-1680, c'est aux mêmes auteurs<sup>40</sup> que Brunetière et Lanson consacrent un chapitre entier : Molière, La Fontaine, Bossuet, Racine, Bourdaloue, Boileau. La raison de ce consensus pour Brunetière est la suivante :

Quelque diverses que soient ces œuvres, le premier mérite en est d'être de tous les temps, de tous les lieux, vraies de l'homme universel et non pas seulement du français du xvii<sup>e</sup><sup>41</sup>.

38 **3** – L'architecture générale et les titres des chapitres révèlent, nettement dans le Brunetière et à un moindre degré dans le Lanson, la place centrale de la période louis-quatorzienne. Le mouvement général de ces récits, parfaitement ordonné, est celui d'un développement continu de l'enfance (Moyen Âge<sup>42</sup>), à l'adolescence (xvi<sup>e</sup><sup>43</sup>), à la plénitude et à la maturité (xvii<sup>e</sup>). La courbe ascendante semble s'interrompre et la suite est plus problématique : le xviii<sup>e</sup> représente une décadence, dont on a peine à sortir. Le xix<sup>e</sup> siècle, trop proche, est agité de mouvements contradictoires : on y lit – à travers le réalisme – un retour au classicisme. Cette distribution de la production littéraire selon une division organique en référence à la personne humaine est également perceptible dans les titres des chapitres consacrés à l'âge classique. Après une période de préparation (« la formation », « la préparation des chefs-d'œuvre »), survient l'apogée (« la nationalisation de la littérature », « les grands artistes classiques »), apogée suivi d'une période de décadence (« la déformation de l'idéal classique » – 1720-1801 –, la fin de l'âge classique). À l'intérieur du xviii<sup>e</sup> siècle, on privilégie la période 1660-1680 comme l'apogée dans

laquelle se réalise le plus parfaitement l'identité nationale, où s'incarne l'esprit français. Lanson conclut ainsi son développement sur l'*Art poétique* de Boileau :

Il se pourrait que ce fût en somme la doctrine littéraire la plus appropriée aux qualités et aux besoins permanents de notre esprit.

En un double mouvement, le « caractère de la race » s'incarne en effet dans ces « grands auteurs » ; il s'en nourrit également. S'éloigner de leur modèle reviendrait alors à perdre l'identité nationale :

Nos classiques, ce sont les écrivains du xviii<sup>e</sup> siècle ; et non pas tous, on le pense bien, mais seulement les meilleurs. Nous leur avons donné sans regret le quart de cet ouvrage [...]. Nous pensons, en effet, qu'ils doivent garder dans la formation de l'esprit national une importance à part. Nous croyons même que cette importance est destinée à s'accroître encore, ou bien c'est l'esprit national qui décroîtra ce qui, d'ailleurs, n'est pas impossible<sup>44</sup>.

Chez Lanson, la différence entre un auteur mineur et un auteur majeur réside dans la plus ou moins grande adéquation entre cet auteur et le génie français. Un raisonnement tautologique lui fait écrire à propos de Molière :

De tous les écrivains de notre xviii<sup>e</sup> siècle, Molière est en effet peut-être le plus exactement et complètement français, plus même que La Fontaine, trop poète pour nous représenter. Le génie de Molière n'est que les qualités françaises portées à un degré supérieur de puissance et de netteté<sup>45</sup>.

Les traits constitutifs de l'esprit national sont ainsi évoqués soit au détour d'une phrase par Lanson (par exemple, « le Français n'est pas lyrique »), soit en un développement central par Brunetière dans le chapitre « la nationalisation de la littérature » ou par Petit de Julleville dans sa conclusion. Cet ensemble de traits définit une esthétique nationale.

39 4 – Ordre, mesure, clarté : ces trois notions sont en effet centrales. L'ordre, c'est-à-dire le souci de la composition, de l'unité (unité de ton, de genre), la mesure (et donc l'équilibre, le refus de l'excès), la clarté (de la pensée, de la langue) sont des catégories à la fois esthétiques et morales et renvoient à un ordre social. C'est en référence à ce modèle (l'importance du classicisme n'est pas liée seulement à la présence écrasante des auteurs du Grand Siècle) que l'on explique les autres siècles<sup>46</sup>. Si la posture de Brunetière est résolument judicatrice, le recours à l'érudition le masque en partie chez Petit de Julleville, Lanson, dans une attitude plus ambivalente, juxtaposant parfois des jugements contradictoires. Lorsqu'il s'éloigne de la *doxa*, expliquant, par exemple, par la formation des lecteurs, les critiques émises à l'encontre d'Agrippa d'Aubigné, il y revient quelques pages plus loin, déplorant le manque de construction, l'obscurité des *Tragiques*<sup>47</sup>. Au regard du modèle, les romantiques ont corrompu les valeurs classiques d'équilibre et d'harmonie. Classicisme et romantisme apparaissent comme deux systèmes antagonistes d'explication des œuvres. Artefact l'un comme l'autre, ils ne sont pas insérés dans une époque. En témoigne une comparaison faite, à propos de Hardy, entre la dramaturgie classique et la dramaturgie romantique ; Petit de Julleville recourt à cette comparaison afin d'expliquer pourquoi Hardy, dont la conception de la tragédie lui semble proche de celle de Shakespeare, est finalement un précurseur des classiques<sup>48</sup>.

40 La valeur du classicisme, pour ces auteurs d'histoires littéraires, tient à ce qu'il a su exprimer des valeurs universelles, éternelles (adjectifs constamment associés au classicisme). Cette conception de la littérature – expression de vérités générales – venue de la rhétorique classique, renvoie à la théorie du lieu commun. La création n'est pas affaire d'originalité : la littérature a une visée universelle. Et pour l'être, elle se doit de mettre l'humanité au centre et non un homme en particulier<sup>49</sup>. Ce refus de l'individualisme est un des arguments avancés pour rejeter le romantisme.

41 La référence à l'Antiquité est constante. L'imitation des Anciens est le principal mérite reconnu aux auteurs du xviii<sup>e</sup> siècle. L'imitation du réel, de la nature, du « vrai » est également au centre des appréciations portées sur cette période. En outre, la littérature classique, tout en restant impersonnelle, est psychologique et cette description de la psychologie humaine se donne une visée morale.

42 5 – Chez Lanson et chez Petit de Julleville, le modèle du Grand Siècle se construit à la fois sur deux modes ; celui de l'autarcie – nulle référence à des influences étrangères<sup>50</sup> n'est donnée pour en expliquer la construction ; et c'est aussi en cela qu'il incarne le plus parfaitement l'esprit français, affranchi de tout emprunt, modèle clos – ; et celui de la filiation avec l'Antiquité : relations intimes – et pas seulement emprunts ou influences –, proches d'un engendrement pour Petit de Julleville :

Son admirable littérature [du xviii<sup>e</sup> siècle] est assurément le plus beau fruit qu'ait donné la greffe antique insérée dans la tige moderne et chrétienne<sup>51</sup>.

et d'engendrement réciproque chez Lanson qui donne à « ceux qui ont cru le génie français opprimé par le culte de l'Antiquité » l'argument suivant :

Le xviii<sup>e</sup> siècle fera les Anciens à son image, plus encore qu'il ne se fera à l'image des Anciens, et – son absence de sens historique venant en aide à son rationalisme – il modernisera l'Antiquité<sup>52</sup>.

Chez Brunetière, le refus de toute influence étrangère est patent et revendiqué. La littérature nationale ne l'est que lorsque son indépendance vis-à-vis des littératures étrangères devient totale. Elle cesse de l'être lorsque cette influence se fait de nouveau sentir. Diderot « tout anglais », et Rousseau, « tout allemand » ne peuvent être considérés comme classiques. Classique et national sont synonymes chez Brunetière :

Ce temps de perfection dure à peu près ce que dure l'indépendance d'une littérature à l'égard des littératures étrangères<sup>53</sup>.

43 Ces histoires littéraires privilégient le siècle de Louis XIV. Cette entreprise de classicisation est menée au sein des classiques puisqu'il n'y a pas de doctrine classique unifiée, unique, ni au xviii<sup>e</sup> siècle, ni dans la Grèce ou la Rome « classiques ». Ce modèle du modèle, cet artefact, perdure en grande partie parce que la finalité majeure dévolue à l'enseignement de la littérature reste l'inculcation de valeurs. L'École républicaine se veut un lieu d'éducation, s'inscrivant ainsi dans la continuité de ce qu'a fait l'État au cours du xix<sup>e</sup> : transmettre des valeurs. Discipline paradoxale puisqu'elle privilégie la permanence, l'histoire littéraire se construit en écho avec une des caractéristiques majeures d'un système pédagogique qui renvoie sans cesse à l'ordre et à la stabilité. Éduquer, dans ce projet pédagogique, c'est structurer, c'est moraliser ; le xviii<sup>e</sup> siècle semble plus structurant que le xviii<sup>e</sup>. Moralisation et classicisation vont de pair et l'ordre du Grand Siècle l'emporte sur la turbulence des Lumières.

44 Cette place prépondérante donnée au xviii<sup>e</sup> siècle est pourtant dénoncée par Lanson dans un article publié en 1905, alors même que les rééditions de son *Histoire de la littérature* se succèdent :

C'est une absurdité de n'employer qu'une littérature monarchique et chrétienne à l'éducation d'une démocratie qui n'admet point de religion d'État<sup>54</sup>.

Les explications de ce paradoxe avancées par Lanson sont essentiellement de deux ordres : la formation universitaire des enseignants, qui privilégie encore le xviii<sup>e</sup> siècle, et la propriété littéraire qui empêche l'étude d'œuvres complètes du xix<sup>e</sup> siècle. Sont déterminants aussi des facteurs politiques qui renvoient au rôle du corpus national et des facteurs internes à l'université, en particulier l'action des corporatismes.

## Enjeux stratégiques et compromis

- 45 Un nouvel enseignement se construit en même temps qu'un nouveau régime, la République qui vient au pouvoir après une défaite, après la Commune. La troisième République n'a pas une assise électorale solide ; prise entre les forces légitimistes et la gauche radicale, elle doit tenir compte à la fois des poussées réformatrices et des résistances conservatrices, incarnées par l'Église et les forces opposées à la République. La constitution du système d'enseignement républicain semble reposer sur une double peur. Cette obsession du désordre lié à la Commune, aux bouleversements politiques du XIX<sup>e</sup> siècle, explique aussi que les valeurs d'ordre l'emportent sur les valeurs critiques, de remise en cause. Dans ce contexte politique, l'enseignement secondaire est une zone sensible ; réservé à une élite sociale, future classe dirigeante, il ne pouvait être le lieu d'expérimentations éloignées des cadres existants. Fréquemment invoquée, la concurrence de l'enseignement privé confessionnel qui s'affiche défenseur des traditions, réelle ou prétexte à l'immobilisme, contribue à bloquer toutes possibilités d'innovation. La voie des réformes est donc étroite pour un régime qui ne doit pas donner le sentiment de porter atteinte à la qualité de l'enseignement qu'il dispense. La défense des humanités classiques et du latin implique de maintenir la « barrière » que représente le latin entre la formation des classes dirigeantes auxquelles sont réservés le secondaire et le supérieur, et celle des classes moyennes qui doit être réduite à un enseignement pratique sous peine – obsession de l'époque – d'en faire des déclassés dont l'amertume serait dangereuse pour l'équilibre social. L'œuvre scolaire de la République respecte l'ordre social : chacun à sa place. D'où la nécessité, pour qui veut promouvoir des humanités modernes, de rendre le français aussi légitime que le latin, sans entraîner un bouleversement total de l'édifice, ce qui ne pourrait qu'effaroucher les cléricaux et la bourgeoisie. D'où aussi la place et le rôle de la littérature nationale : les classiques comme caution et facteur d'unification.
- 46 C'est au nom du « génie français » que sont menées les luttes qui accompagnent les principales réformes<sup>55</sup> faites au tournant du siècle. Le modèle louis-quatorzien a valeur de compromis au sein de polémiques qui n'agitent pas seulement le microcosme universitaire mais qui font de l'enseignement de la littérature française un enjeu politique national. La querelle des Anciens et des Modernes, dénomination en soi significative, représente un véritable débat de société, sans cesse renaissant, en réaction aux réformes du secondaire et du supérieur. C'est, en effet, au nom du génie national que les Anciens argumentent en faveur du latin, la langue vernaculaire n'ayant pas, à leurs yeux, la légitimité d'une langue de haute culture. Seules les lettres anciennes – et la rhétorique – peuvent contribuer à former l'élite. La preuve de cette excellence réside dans la qualité des auteurs du Grand Siècle, nourris d'Antiquité, admis à ce titre. La période 1660-1680 retrouverait ainsi les qualités éminentes des siècles d'Auguste et de Périclès. Pour les Anciens, l'argument nationaliste est du côté du latin. La France en est la fille aînée : « Tout ce qu'on entreprend contre le latin, on l'entreprend contre la France » écrit A. Fouillée en 1899.
- 47 C'est au nom de ce même génie national que les Modernes, critiques à l'égard de cette suprématie du latin, plaident en faveur de l'étude de la littérature française ; ils voient en elle l'égale des littératures antiques. L'argument nationaliste est, pour eux également, au premier plan : étudier les classiques français c'est connaître le patrimoine ; loin de

rompre avec l'esprit français, on le perpétue. Les histoires littéraires sont aussi des histoires nationales. Faire reconnaître l'existence d'humanités modernes ou françaises est l'objectif majeur des modernistes (parmi lesquels Lanson, Durkheim, Berthelot ou Seignobos)<sup>56</sup>. Aussi utilisent-ils les classiques français et plus précisément les auteurs du Grand Siècle pour légitimer l'enseignement du français : l'existence du classicisme français rend possible un enseignement sans latin. Cette instrumentalisation du dix-septième siècle, objet de substitution de la culture antique, est d'ailleurs analysée comme telle par le chroniqueur de la *Revue universitaire*, lors de débats au Sénat : « Le grand argument des « modernes » est, en effet, celui qu'ils tirent du classicisme français »<sup>57</sup>. Le mythe du Grand Siècle est ainsi revisité par les deux camps à des fins différentes.

- 48 La pérennisation d'un canon constitué dès 1803 est également liée à des facteurs corporatistes, à la résistance, en particulier, des professeurs de lettres – classiques – qui, constitués en groupes de pression, font de la défense des humanités classiques une lutte identitaire. Les positions des professeurs de lettres dans ce débat, l'importance numérique de chaque camp et le jeu des alliances sont clairement lisibles dans les résultats des élections au Conseil supérieur de l'Instruction publique<sup>58</sup>, et dans les débats en son sein. De 1891 à 1924, les professeurs de lettres élisent (plébiscitent) Bernès, pilier de l'association qui deviendra la franco-ancienne. Son programme, virulent, radical, se veut un programme de défense des langues anciennes<sup>59</sup>. À ses yeux, la littérature nationale ne peut avoir la valeur éducative « des trésors de Rome et de l'Hellade »<sup>60</sup>. Ses adversaires proposent en revanche un programme d'ouverture<sup>61</sup>, accordant au français une importance nouvelle : ils ne bénéficient que de 15 à 20 % des votes. Lors des débats du Conseil supérieur, l'alliance des représentants élus des agrégés de lettres, de grammaire et de philosophie, « noyau dur résistant », s'efforce de retarder, de bloquer les réformes du secondaire et fait échouer le projet d'agrégation de lettres modernes de 1896.
- 49 C'est également au nom de la spécificité française (et de la défense du latin) qu'est menée la lutte contre la Nouvelle Sorbonne. Des arrêtés donnant l'équivalence du baccalauréat à des diplômes du primaire (donc sans latin) mettent le feu aux poudres. À la suite de la publication de l'ouvrage de P. Leguay et des articles d'Agathon, critiquant la Sorbonne germanisée, des ligues se constituent. La Ligue des Amis du français et de la culture moderne (où l'on retrouve Lanson, Brunot) défend l'idée, alors originale, que l'on peut enseigner le français par le français, tandis que, pour La Ligue pour la culture française, l'étude du latin peut conserver à la France les caractères propres à son génie. La lutte dans l'enseignement supérieur entre les tenants de l'esprit français et les adeptes des méthodes germaniques recouvre le clivage entre la transmission de la « culture classique », la « culture générale » et la philologie, en rupture avec la tradition rhétorique des belles lettres et du goût, refusée parce que spécialisation. La querelle philologique rejoint l'ensemble des débats qui agitent le microcosme universitaire : la querelle des anciens et des modernes, l'antagonisme constant entre classicisme et romantisme.
- 50 Si, en France, il y a consensus sur le canon, canon constitué et diffusé sur le plan national dès 1803, par un pouvoir centralisé, réactualisé avec des arguments différents et pour raisons différentes selon les groupes de pression, il y a, au contraire, polémique quant à son utilisation, à son explication, aux manipulations à lui faire subir. L'essentiel est alors de savoir qui va avoir la maîtrise des discours sur le canon. Produit de rapports de forces, de tensions corporatistes, fruit donc d'une série de compromis, l'enseignement de la littérature française ne s'est imposé qu'en conservant certains aspects du modèle qu'il devait remplacer, en particulier la valorisation de la référence classique.

51 Le premier constat qui s'impose lorsqu'on évoque le siècle élisabéthain et le siècle de Louis XIV à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est l'opposition radicale entre les caractéristiques de ces deux canons littéraires nationaux, construits apparemment l'un contre l'autre et l'un à rebours de l'autre. Au romantisme s'oppose le classicisme, à Shakespeare Racine, à l'intimisme les ors royaux. On retrouve la même divergence dans l'histoire de la constitution des deux mythologies nationales : le canon littéraire français remonte à Napoléon au moins pour sa diffusion nationale, le canon élisabéthain ne commence à se constituer et à prendre sens qu'à partir du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Une analyse comparée plus globale révèle pourtant, au-delà des divergences affirmées qui constituent le fond de commerce du nationalisme culturel, l'étonnante similitude de la fonction du Grand Siècle dans les débats nationaux sur le statut de la littérature et la très forte convergence des processus de légitimation de la littérature vernaculaire dans le système éducatif des deux pays. Objets complexes, les siècles d'or autorisent des jeux stratégiques multiples, mobilisant un grand nombre d'acteurs, tant individuels qu'institutionnels ; instruments efficaces pour des projets à la fois corporatistes et nationaux, ils polarisèrent une bonne part des débats sur la place de la littérature dans la nationalisation de la culture et s'imposèrent comme des contenus légitimes pour la formation intellectuelle des élites sociales et politiques. Malgré les différences de point de départ, de contextes, d'accents et le jeu d'opposition terme à terme qui les séparent, l'invention ou la réinvention des deux siècles d'or constitua un moment essentiel de la mise en place des systèmes éducatifs modernes des deux États et un enjeu stratégique dans la question du statut des lettres dans la culture nationale.

---

## NOTES

1. À l'exception de l'histoire de la littérature anglaise de Taine, justement d'origine française, l'historiographie littéraire nationale, idéologiquement normative, voire franchement politique, avait de nombreuses longueurs d'avance au pays de Racine.
2. Comme beaucoup d'hommes de sa génération la référence artistique était pour lui le romantisme anglais et ses continuateurs comme Tennyson. Mais, dans la décennie 1900, il s'agrégea au vaste mouvement de production de légitimité élisabéthaine et écrivit deux essais sur Shakespeare.
3. Il avait été l'introducteur d'Ibsen en Grande-Bretagne et traducteur de poésie française, de Villon à Mallarmé.
4. Edmund Gosse, *A Short History of English Literature*, Heinemann, Londres, 1898.
5. A. W. Ward et A. R. Waller (eds), *Cambridge History of English Literature*, Cambridge University Press, 15 vol., 1907-1927, Cambridge, p. v.
6. A. W. Ward et A. R. Waller (eds), *Cambridge...*, *op. cit.*, p. VII-VIII.
7. Sa présentation est pour une part une projection de l'histoire littéraire française sur la littérature de langue anglaise.
8. Chez Gosse, Saintsbury et Brooke, les poètes Wyatt, Surrey et Lily préparent la grande décennie de 1580 qui, elle-même, prépare l'accomplissement shakespearien ; la *Cambridge History*

fait du début du xvi<sup>e</sup> siècle un tâtonnement vers des formes de poésie qui ne s'exprimeraient qu'à partir de 1560, dépassé le pétrarquisme.

9. Il se fait l'écho de débats virulents à ce sujet dans son interchapitre IV : à ceux qui demandent pourquoi admettre comme élisabéthains des auteurs qui ont produit l'essentiel de leur œuvre après la mort de la *Virgin Queen*, il répondait par le sens commun tautologique en affirmant que l'on voyait bien pourquoi il y avait différence de degré entre Milton et Spenser, et différence de nature entre Milton et Dryden.

10. George Saintsbury, *Short History of English Literature*, op. cit., p. 233 et p. 241.

11. Edmund Gosse, *A Short History of English Literature*, op. cit., p. 81 et p. 85.

12. Stopford A. Brooke, *English Literature*, Mac Millan, 1880, p. 86.

13. Arthur Quiller Couch, l'une des grandes figures du discours littéraire national entre 1900 et 1930, disait devoir sa vocation littéraire anglophone à cette théorie. Stefan Collini, « The Whig Interpretation of English Literature », in *Public Moralists*, Oxford University Press, 1992.

14. Stopford A. Brooke, *English Literature*, op. cit., p. 85.

15. Ainsi Edmund Gosse parlant des auteurs précieux du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle : « If they prophesied of anything, it was of a graceful age of humanistic and petrarchan poetry, gentle, smooth and voluble, such as came to France, but was excluded from England by a forcible evolution of national spirit. », *A Short History of English Literature*, op. cit., p. 72.

16. Pêle-mêle l'empire romain, les conquérants « français », la catholicité antique et la Renaissance italienne.

17. Et pas seulement antique, puisque l'histoire venue d'Italie, d'Espagne, de France, et le roman français et italien, avaient rendu possible Shakespeare ou l'*Arcadia* de Philip Sidney.

18. Edmund Gosse, *A Short History of English Literature*, op. cit., p. 60-76.

19. George Saintsbury, *Short History of English Literature*, op. cit., p. 233-235.

20. Edmund Gosse, *A Short History of English Literature*, op. cit., p. 90-95.

21. Depuis les guerres napoléoniennes, l'aristocratie gouvernante, qui passait par l'université, recevait une éducation fondée sur l'histoire et la littérature antiques. Face au jacobinisme, la vertu républicaine romaine, virile et martiale, avait été l'idéal à travers lequel l'aristocratie avait pu se représenter sa vocation politique et son autorité culturelle dans l'espace lettré. Linda Colley, *Britons. Forging the Nation*, New Haven, Yale University Press, 1992, notamment le chapitre « Aristocracy ».

22. L'enseignement des lettres antiques n'était plus alors l'éducation élégante et rhétorique du début du siècle. Grâce à cette modernisation philologique, la conquête d'un statut national par la culture littéraire put ainsi initialement se passer de l'anglais, comme l'atteste le nombre d'anoblissements d'hellénistes par exemple. Thomas Heyck, *The Transformation of Intellectual Life in Victorian England*, London, Croom Helm, 1982, p. 186 ; Christopher Stray, *Classics Transformed : Schools, University and Society in England, 1830-1960*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 139.

23. Brian Doyle, *English and Englishness*, op. cit., p. 1-4.

24. Gosse, présentant ses travaux sur la littérature du xviii<sup>e</sup> siècle anglais, fut pris à parti avec une violence inouïe par le principal critique de la conservatrice *Queen's Quarterly*, John Churchton Collins, qui lui reprochait une myriade d'erreurs et imputait à ce genre de dilettantisme le discrédit des études d'anglais dans l'université : Ann Thwaite, *Edmund Gosse, a Literary Landscape*, London, Secker and Warburg, 1984.

25. Brian Doyle, *English and Englishness*, op. cit., p. 25 et suiv.

26. « The Whig Interpretation of English Literature », op. cit., p. 346 et suiv.

27. Jugé inférieur au drame bourgeois qui triomphait dans toute l'Europe, Shakespeare n'était joué dans l'Angleterre du xix<sup>e</sup> siècle que largement réécrit, et il ne s'inscrivait pas dans un répertoire théâtral national. À partir de 1890, on reprit à nouveaux frais la glorification romantique du dramaturge, lorsque s'imposa l'idée d'une réforme complète du théâtre. Elle

devait s'appuyer sur une scène nationale et un répertoire de qualité susceptible d'éduquer le goût : Jean Chothia, *English Drama of the Early Modern Period*, London, Longman, 1996.

28. Edmund Gosse fut, par exemple, l'équivalent de Maurice Barrès et de Gustave Lanson lors des opérations de propagande d'écrivains pendant la Grande Guerre.

29. L'un des contributeurs de la *Cambridge History* en même temps que l'un des fondateurs des études allemandes en Angleterre.

30. Ils avaient précisé aussi que cette littérature, devenue réellement anglaise au moment de la renaissance élisabéthaine, pour être nationale, n'en était pas moins depuis toujours le produit d'une suite continue de mélanges et qu'elle était au fondement de la « native experience of men of [that] race and culture », celle de la diversité humaine.

31. Pour un résumé et une analyse percutante de ce texte essentiel : Brian Doyle, *English and Englishness*, *op. cit.*, London, Routledge, 1989.

32. Circulaire du 10 juillet 1896.

33. L'*Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson, publiée en 1894 chez Hachette, éditeur scolaire, connaît dix-huit rééditions, jusqu'en 1924. C'est l'un des manuels les plus utilisés (après le Doumic). Le public visé est celui des lycéens et des étudiants.

34. Le *Manuel de l'histoire de la littérature française* de Ferdinand Brunetière, publié en 1898 chez Delagrave, éditeur scolaire, est un manuel moins utilisé que celui de Lanson. La notoriété de son auteur en fait néanmoins un ouvrage de référence. Si Brunetière insiste sur la spécificité de son ouvrage en tant que manuel, il ne précise pas quel public il vise.

35. L'*Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900* de Louis Petit de Julleville, est une entreprise éditoriale importante réunissant une cinquantaine de collaborateurs, universitaires et professeurs du secondaire, pour produire huit volumes de huit cents pages environ chacun. Elle est publiée de 1897 à 1900 chez Armand Colin, éditeur scolaire également. De par son ampleur, elle vise un public d'étudiants et d'universitaires. On accordera une attention particulière à la conclusion générale (t. VIII), écrite par Petit de Julleville, reprise dans la *Revue universitaire* et qui a valeur programmatique.

36. À la mort d'Henri IV, donc. Le chapitre précédent a d'ailleurs pour titre « La littérature sous Henri IV ».

37. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, *op. cit.*, page 630 : « Le xviii<sup>e</sup> n'est pas uniforme dans son développement. Il se divise naturellement en deux périodes (1715-1750 ; 1750-1789) ».

38. Louis Petit de Julleville, *Histoire de la langue*, *op. cit.*, tome VIII, p. 886.

39. Lanson, *Histoire...*, *op. cit.*, p. 473.

40. À l'exception de La Rochefoucauld qui se trouve dans le tome précédent, chez Petit qui consacre en outre un chapitre à Fénelon, aux *Mémoires*, au roman, à la littérature épistolaire, à l'art français au xvii<sup>e</sup> siècle, et à la langue française.

41. Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, *op. cit.*, p. 188.

42. Lanson, *Histoire...*, *op. cit.*, Avant-propos, p. XII ; Petit de Julleville, *Histoire de la langue*, *op. cit.*, p. 888 : « cette vigoureuse enfance de notre littérature ».

43. Lanson évoque « la grande agitation du xvi<sup>e</sup> », p. 228 ; Petit de Julleville parle d'anarchie de la pensée : « ce conflit désordonné des éléments les plus disparates produit l'impression ou l'illusion d'une grande force », p. 890. Pour cette raison, conclut-il, « ils ne seront pas les premiers nourriciers de l'esprit français ; ils ne seront pas classiques. »

44. Petit de Julleville, *Histoire de la langue*, *op. cit.*, t. VIII, p. 890.

45. Lanson, *Histoire de la littérature française*, *op. cit.*, p. 530.

46. Si l'on retient pour seul critère le souci de la composition, les exemples abondent. Guez de Balzac « n'a jamais su composer un livre », Petit de Julleville, *op. cit.*, t. IV, p. 99 ; « *L'esprit des Lois* est un livre manqué », Brunetière, *op. cit.*, p. 298 ; Montaigne, pour Lanson, ne sait pas composer : « Je sais bien ce qui manque à Montaigne, ou ce qu'il a de trop, pour être classique : le corps tient

trop de place en lui ; l'individu s'étale. L'ordre manque, et le raisonnement, et les proportions. », p. 335.

47. Lanson, *op. cit.*, p. 368-370.

48. Petit de Julleville précise qu'il utilise les termes « classiques » et « romantiques » « avec le sens qu'on donne le plus souvent à ces mots », *op. cit.*, t. IV, p. 205.

49. Lanson, *op. cit.*, p. 502.

50. Cette absence de références à des influences étrangères est d'autant plus remarquable qu'elles sont présentes lorsqu'il s'agit d'expliquer des auteurs antérieurs ou postérieurs au Grand Siècle.

51. Petit de Julleville, *op. cit.*, t. VIII, p. 891.

52. Lanson, *op. cit.*, p. 503.

53. Ferdinand Brunetière, « Classiques et romantiques », *Revue universitaire*, 1883, t. I, p. 419.

54. Gustave Lanson, « Dix-septième ou dix-huitième siècle », *La Revue bleue*, 1905, p. 1178. On peut rapprocher cet article de cet extrait de la conclusion de son *Histoire*, pour mesurer l'écart entre les deux : « Nous voulons développer en eux [nos enfants] toutes les qualités d'imagination, de sensibilité, d'intuition, de goût, qui sont l'éternel charme de la France, mais nous voulons les développer harmonieusement, dans la mesure, et sous le contrôle de l'intelligence armée de savoir et de méthode [...]. De la solution qui sera adoptée pour l'éducation nationale, dépendra pour une bonne part, l'avenir de la littérature française ; le triomphe d'un idéalisme d'essence romantique tout appliqué à nous créer un monde illusoire d'images dont nous soyons ravis, ou celui d'une discipline réellement classique qui soumettra la littérature à la raison et à la vérité. »

55. La réorganisation structurelle de l'enseignement secondaire et l'intégration de l'enseignement spécial au cursus secondaire classique. Les partisans d'une culture générale désintéressée ne peuvent admettre qu'un enseignement sans latin, à vocation professionnelle soit mis sur le même plan que le secondaire classique. Pourtant la pression sociale (industriels, usagers) en faveur de cet enseignement est grande mais il paraît non conforme à « l'esprit français » aux yeux des conservateurs.

56. Objectif qui est loin d'être atteint. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'alléger les épreuves du baccalauréat, on songe à supprimer non pas la version latine (ce qui est impensable) mais la toute récente composition française. Qu'une épreuve de français vienne sanctionner les études secondaires n'est pas encore admis par tous. Cette réforme entraîne une vague de réactions inquiètes quant au devenir de la France.

57. *Revue universitaire*, 1922, 2, p. 184. Dans ces échanges, les latinistes entraînent les modernistes sur leur terrain : pour comprendre les auteurs du xviii<sup>e</sup> siècle il faut avoir fait du latin, disent-ils.

58. Ces élections, très commentées dans la presse, mobilisent fortement les enseignants (10 % d'abstention seulement) : M. Jey, *La Littérature au lycée, invention d'une discipline*, Université de Metz, Klincksieck, 1998, 344 p.

59. Il écrit ainsi dans sa lettre-programme du 10 mars 1891 : « Voici comment je résumerais les idées principales auxquelles je vous prie d'adhérer. Opposition à la création d'un second enseignement classique, fondé sur le français et les langues vivantes. Maintien absolu du privilège des langues anciennes pour l'admission à toutes les facultés et à toutes les écoles supérieures. »

60. *L'Enseignement secondaire*, novembre 1902, p. 43-45.

61. Encore le font-ils avec prudence : « Nous n'avons pas la superstition de l'Antiquité : il y a beaucoup à prendre, sans doute, mais encore bien plus à laisser [...] dans les éternels modèles qu'elle nous a légués. On peut même prétendre que la France a su, depuis trois siècles et plus, grâce à ses écrivains classiques, s'approprier et s'assimiler ce qu'il y avait de meilleur dans l'esprit et l'âme antiques. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a profit et nécessité, pour l'élite de notre jeunesse, à connaître autant qu'il se peut, dans leurs plus belles manifestations, l'histoire, la philosophie, la littérature, l'art [...] des Grecs et des Romains. », Lettre d'E. Chauvelon.